J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE,

A M^R. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne:

Sur son Article GENÈVE

Dans le VIIme. Volume de l'ENCYCLOPÉDIE,

ET PARTICULIEREMENT,

Sur le projet d'établir un

THÉATRE DE COMÉDIE en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.



A AMSTERDAM,

Chez *MARC MICHEL REY.*

M. DCC. LVIII.

PREFACE.

J'Ai tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considere sa personne: j'admire ses talens: j'aime ses ouvrages: je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays: honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice & vérité, voila les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voila ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupa-

ble. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zele qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article, on trouvera que la Comédie qui n'est pas à Geneve & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'oc-

cupent les chofes qui y font.

„ On ne fouffre point de Comédie
„ à Geneve : ce n'eft pas qu'on y
„ défaprouve les fpectacles en eux-
„ mêmes ; mais on craint, dit-on, le
„ goût de parure, de diffipation &
„ de libertinage que les troupes de
„ Comédiens répandent parmi la jeu-
„ neffe. Cependant ne feroit-il pas
„ poffible de remédier à cet incon-
„ vénient par des loix féveres & bien
„ exécutées fur la conduite des Co-
„ médiens ? Par ce moyen Geneve
„ auroit des fpectacles & des mœurs,
„ & jouiroit de l'avantage des uns &
„ des autres ; les repréfentations théa-
„ trales formeroient le goût des ci-
„ toyens, & leur donneroient une fi-
„ neffe de tact, une délicateffe de
„ fentiment qu'il eft très difficile

* 3

„ d'acquérir ſans ce ſecours; la litté-
„ rature en profiteroit ſans que le li-
„ bertinage fît des progrès, & Gene-
„ ve réuniroit la ſageſſe de Lacédé-
„ mone à la politeſſe d'Athénes.
„ Une autre conſidération, digne d'u-
„ ne République ſi ſage & ſi éclai-
„ rée, devroit peut-être l'engager à
„ permettre les ſpectacles. Le pré-
„ jugé barbare contre la profeſſion
„ de Comédien, l'eſpece d'aviliſſe-
„ ment où nous avons mis ces hom-
„ mes ſi néceſſaires au progrès & au
„ ſoutien des arts, eſt certainement
„ une des principales cauſes qui con-
„ tribuent au déréglément que nous
„ leur reprochons; ils cherchent à ſe
„ dédommager par les plaiſirs, de l'eſ-
„ time que leur état ne peut obtenir.
„ Parmi nous, un Comédien qui a

„ des mœurs eſt doublemenr reſpec-
„ table; mais à peine lui en ſait-on
„ gré. Le Traitant qui inſulte à l'in-
„ digence publique & qui s'en nour-
„ rit, le Courtiſan qui rampe & qui
„ ne paie point ſes dettes: voila l'eſ-
„ pece d'hommes que nous honorons
„ le plus. Si les Comédiens étoient
„ non ſeulement ſoufferts à Geneve,
„ mais contenus d'abord par des ré-
„ glemens ſages, protégés enſuite &
„ même conſidérés dès qu'ils en ſe-
„ roient dignes, enfin abſolument pla-
„ cés ſur la même ligne que les au-
„ tres citoyens, cette ville auroit
„ bientôt l'avantage de poſſéder ce
„ qu'on croit ſi rare & qui ne l'eſt
„ que par notre faute: une troupe de
„ Comédiens eſtimables. Ajoutons
„ que cette troupe deviendroit bien-

„ tôt la meilleure de l'Europe; plu-
„ ſieurs perſonnes, pleines de goût &
„ de diſpoſitions pour le théatre, &
„ qui craignent de ſe déshonorer par-
„ mi nous en s'y livrant, accour-
„ roient à Geneve, pour cultiver non
„ ſeulement ſans honte, mais même
„ avec eſtime un talent ſi agréable &
„ ſi peu commun. Le ſéjour de cet-
„ te ville, que bien des François re-
„ gardent comme triſte par la priva-
„ tion des ſpectacles, deviendroit a-
„ lors le ſéjour des plaiſirs honnêtes,
„ comme il eſt celui de la philoſo-
„ phie & de la liberté; & les Etran-
„ gers ne ſeroient plus ſurpris de voir
„ que dans une ville où les ſpectacles
„ décens & réguliers ſont défendus,
„ on permette des farces groſſieres
„ & ſans eſprit, auſſi contraires au

„ bon goût qu'aux bonnes mœurs.
„ Ce n'eſt pas tout: peu à peu l'e-
„ xemple des Comédiens de Geneve,
„ la régularité de leur conduite, &
„ la conſidération dont elle les feroit
„ jouir, ſerviroient de modele aux
„ Comédiens des autres nations & de
„ leçon à ceux qui les ont traités
„ juſqu'ici avec tant de rigueur &
„ même d'inconſéquence. On ne les
„ verroit pas d'un côté penſionnés
„ par le gouvernement & de l'autre
„ un objet d'anathême; nos Prêtres
„ perdroient l'habitude de les excom-
„ munier & nos bourgeois de les re-
„ garder avec mépris; & une petite
„ République auroit la gloire d'avoir
„ réformé l'Europe ſur ce point,
„ plus important, peut-être, qu'on
„ ne penſe".

Voila certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir; mais voila en même tems le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du-moins, tel est mon sentiment, & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunesse de Geneve, entraînée par une autorité d'un si grand poids, ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déja que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théatre, croyant rendre un service à la patrie & presque au genre humain? Voila le sujet de mes allarmes, voila le mal que je voudrois prévenir. Je rends

justice aux intentions de Mr. d'Alembert, j'espere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, selon ma conscience & mes lumieres? Ai-je dû me taire? L'ai-je pu, sans trahir mon devoir & ma patrie?

Pour avoir droit de garder le silence en cette occasion, il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours su t'aimer; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que

mon nom ſe trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Geneve* m'eût échapé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres ſentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils, je le ſais bien ; mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de

choſes ont concouru à le mettre au deſſous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui eſt-ce qui ſe ſoucie d'elle ? triſte recommendation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit : cependant je me ſens déchu & l'on ne tombe pas au deſſous de rien.

Premierement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philoſophie ; mais d'une vérité de pratique importante à

tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public; ni de faire penser les autres, mais d'expliquer nettement ma pensée. Il à donc fallu changer de ſtile: pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots; & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une feuille ou deux d'impreſſion tout au plus; j'ai commencé à la hâte & mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſée aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte; &, quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer & d'écrire que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jetté cent

fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne ſauroient ſe trouver dans cet ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois un Ariſtarque ſévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus *; mais je le

* Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes ; eſt enim regreſſus ad amicum. Si aperueris os triſte, non timeas ; eſt enim concordatio : excepto convitio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ doloſâ. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXII. 26. 27.

regreterai ſans ceſſe, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette â-

preté

preté qu'on me reprochoit, mais qui me faisoit lire ; je consens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A CES raisons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain dissimuler ; le public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si dans les essais sortis de ma plume ce papier est encore au-dessous des autres, c'est moins la faute des circonstances que la mienne : c'est que je suis au-dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame : à force de souffrir, elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagère produisit en moi quelque lueur de talent ; il s'est montré tard, il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans

le néant. Je n'eus qu'un moment, il est passé ; j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.

A MONTMORENCI le 20 Mars 1758.

J. J. ROUS.

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE,

A MONSIEUR D'ALEMBERT.

J'AI LU, Monsieur, avec plaisir votre article, GENEVE, dans le 7me. Volume de l'Encyclopédie. En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, sous vos auspices, au public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais si les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assés m'expliquer sur les autres.

JE commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont l'examen me convient le moins; mais sur lequel, par la raison que je viens de dire, le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Ministres en matiere de foi.

Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très beau, très vrai, très propre à eux seuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philosophie, & ne craignent pas l'œil du Philosophe. Mais, Monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur maniere, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte est toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des Laïques, ne le sont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges, & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'est pas si claire, ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens

qu'un

qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez; mais vous les attribuez à plusieurs, & plusieurs dans un petit nombre font toujours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

PLUSIEURS Pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

OR dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas; & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête-homme des conséquences sophistiques & désavouées,

un Prêtre acharné pourſuive l'Auteur ſur ces conſéquences, le Prêtre fait ſon métier & n'étonne perſonne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les perſécute; & le Philoſophe imitera-t-il des raiſonnemens captieux dont il fut ſi ſouvent la victime?

Il reſteroit donc à penſer, ſur ceux de nos Paſteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-deſſus leurs ſentimens particuliers: mais ſi c'étoit en effet leur ſentiment, & qu'ils vous l'euſſent confié, ſans doute ils vous l'auroient dit en ſecret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philoſophique; ils l'auroient dit au Philoſophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve eſt ſans replique; c'eſt que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis ſeulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent. Je ne ſais ce que c'eſt que le Socinianiſme, ainſi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; mais, en général, je ſuis l'ami de toute Religion paiſible, où l'on ſert

l'Etre

l'Etre éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison (a); & comment concevrai-je que Dieu le

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des prosélites qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour regle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine; ainsi ce sentiment ne mene point au Scepticisme: mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voila tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'est par là qu'on termineroit à la fin les dissentions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres: il n'y auroit plus ni persécutions ni disputes; les premiers n'auroient personne à tourmenter; les seconds, personne à convaincre: autant vaudroit quitter le métier.

le puniſſe de ne s'être pas fait un entendement (b) contraire à celui qu'il a reçu de lui? Si un Docteur

Si l'on me demandoit là-deſſus pourquoi donc je diſpute moi-même? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expoſe des vérités de pratique, que je me fonde ſur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je penſe, je ne trouve point mauvais qu'on ne ſoit pas de mon avis.

(b) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

Le monde intellectuel, ſans en excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables; parce que la raiſon qui les démontre exiſtentes, ne peut les toucher, pour ainſi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appercevoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu; tels ſont les miſteres admis dans les Communions Proteſtantes. Les miſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alembert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes; elle a toutes les priſes imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas: car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſ-

teur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, si non que cet homme vient m'ordonner d'être fou? Sans-doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle absurdité dans les misteres, est obligé de les croire: mais si le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit en-

lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mistérieuse, obscure, incompréhensible; vous dites, au-contraire, une absurdité lumineuse & palpable, une chose très clairement fausse. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauroient l'emporter sur celle qui la détruit, parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison, déposant contre elle-même, nous forceroit à la recuser; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils misteres, en impose donc, ou ne sait ce qu'il dit.

entendre. Que faire donc? Le laisser en repos.

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interprêtent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre chose? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres; il me console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Ecriture elle même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes: car de quelque autenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste ou malfaisant.

Voila, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne

à

à l'adopter. Je dirai plus; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible, si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux, me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui se plait à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens, je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être humains & Philosophes, il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous suivre. Quoiqu'un tel systême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me charge-

rois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de Religion, qui surement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, & laissons Dieu juger de leur foi.

En voila trop, peut-être, sur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'est pas aussi le sujet de cette Lettre. Les Ministres de Genève n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se deffendre (c) ; ce n'est pas la mienne qu'ils

(c) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le public l'a receue avec applaudissement. Ainsi, non seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entierement superflu, & le rendroit peut-être indiscret dans tout autre cas : mais étant sur le point de

qu'ils choisiroient pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*d*) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Eglise. Il nous

de le supprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers que si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Geneve, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*d*) C'est ainsi que l'Abbé de St. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques; soit pour dire ce qu'ils sont en effet; soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intéreſſe encore aſſés pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'eſt celle du projet d'établir un Théatre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſurement le premier Philoſophe (a), qui

(a) De deux célebres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne

qui jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre, à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre! Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs? Si l'austérité républicaine les peut comporter? S'il faut les souffrir dans une petite ville? Si la profession de Comédien peut être honnête? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus? Si ces loix peuvent être bien observées? &c. Tout est problême encore sur les vrais effets du Théatre, parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Eglise & les Gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur,

derne seroit de son avis, peut-être; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eut-il été de même?

fieur, des recherches qui ne feroient pas indignes de votre plume. Pour moi, fans croire y fuppléer, je me contenterai de chercher dans cet effai les éclairciffemens que vous nous avez rendus néceffaires; vous priant de confidérer qu'en difant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au-moins, fi je me trompe dans mon fentiment, cette erreur ne peut nuire à perfonne.

Au premier coup d'œil jetté fur ces inftitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eft un amufement; & s'il eft vrai qu'il faille des amufemens à l'homme, vous conviendrez au-moins qu'ils ne font permis qu'autant qu'ils font néceffaires, & que tout amufement inutile eft un mal, pour un Etre dont la vie eft fi courte & le tems fi précieux. L'état d'homme a fes plaifirs, qui dérivent de fa nature, & naiffent de fes travaux, de fes rapports, de fes befoins; & ces plaifirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus faine, rendent quiconque en fait jouir peu fenfible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen,

ont

ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en sait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles: mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scene, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare (b) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à

(b) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépends des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

DEMANDER si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'especes; il y a de peuple à peuple une prodigieuse diversité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays: ainsi les Pieces de Ménandre faites pour le théatre d'Athenes, étoient déplacées sur celui de Rome: ainsi les combats

des

des Gladiateurs, qui, sous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inspiroient, sous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du sang & la cruauté; du même objet offert au même Peuple en différens tems, il apprit d'abord à mépriser sa vie, & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des Spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuse, cet objet est assés rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissemens tous les avantages dont ils seroient susceptibles, & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne sauroit mettre en pratique, sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voila d'où naît la diversité des Spectacles, selon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuses, où brillent la valeur & le sens-froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du sang,

veloppa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien Théatre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un siecle devenu plus poli, le Théatre gardoit sa premiere grossiereté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours; si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'est que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs (d) de son tems. Qui est-ce qui doute que, sur nos Théatres, la meil-

(d) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même tems, proposition qui demande éclaircissement & discussion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres a pourtant grand soin d'approprier sa Piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais, & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler? C'est, tout au-contraire, que cette Piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'ensuit de ces premieres observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclina-

les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison, & j'ai déja dit que la raison n'avoit nul effet au Théatre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai ; car, leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéresse en faisant haïr les François ; à Tunis, la belle passion seroit la piraterie ; à Messine, une vengeance bien savoureuse ; à Goa, l'honneur de bruler des Juifs. Qu'un Auteur (a) choque ces maximes, il pourra faire

(a) Qu'on mette, pour voir, sur la Scene Françoise, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour, sans galanterie, & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un sage sans pré-

re une fort belle Piece où l'on n'ira point; & & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art, à celle qui sert de base à toutes les autres, qui est de réussir. Ainsi le Théatre purge les passions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voila-t-il pas un remede bien administré?

Il y a donc un concours de causes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels on

préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, & qu'on épuise tout l'art du Théatre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François; j'aurai tort, si l'on réussit.

on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; savoir ; la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théatre, dont la moindre contrainte (b) seroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puis qu'au-lieu de faire la loi au public, le Théatre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théatre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne

(b) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théatre faisoit égorger ceux qui s'endormoient ; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris, ah, si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

ne haïssoit-on point les méchans, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles? Le Théatre rend la vertu aimable.... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui! Les méchans sont haïs sur la Scene... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoit pour tels? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajoûter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théatre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement

ment & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens! Ah si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense & crois l'avoir prouvé; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les Pièces. Il n'y a point d'art pour faire naître cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (c) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même; il n'y naît point d'un arrangement de scenes; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; & de ce

(c) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoiqu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience.

ce pur ſentiment qu'il flate naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déja convaincu de ce qu'on y prouve, & déja prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement Spectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent ; & s'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage, de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pour-

pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul; en sorte que chacun lui rendît fidellement ce qui lui est dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne? Il aime la vertu, sans doute, mais il l'aime dans les autres, par ce qu'il espere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au Spectacle? Précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'éxige rien de lui.

J'ENTENS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur; soit, mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il

écou-

écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on egorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si, selon la remarque de Diogene-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables; si les imitations du Théatre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités; c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (d), que parce qu'elles sont pures & sans mêlange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus

(d) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plaît. Celà est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés; d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux; & ces effets ne sont pas assés rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

plus rien à mettre du nôtre; au-lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du-moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépends.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à éxiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame? Ne s'est-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fît de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de role à jouer: il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en réprésentation au Théatre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex, le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siecles, & si l'on jouoit un évenement arrivé hier dans Paris,

ris, on me le feroit supposer du tems de Moliere. Le Théatre a ses regles, ses maximes, sa morale à part, ainsi que son langage & ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient; & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros, que de parler en vers, & d'endosser un habit à la Romaine. Voila donc à peu près à quoi servent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase; à les reléguer à jamais sur la Scene, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théatre, bon pour amuser le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter sérieusement dans la Société. Ainsi la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est de réduire à quelques affections passageres, stériles & sans effet, tous les devoirs de la vie humaine; à peu près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en disant au pauvre: Dieu vous assiste.

On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théatre de celui du monde: mais

mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quite la vraisemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules; & delà résulte un très grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, supposer cette opposition nécessaire? Pourquoi, Monsieur? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérision, mais les écrasent de leur mépris, & que rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au-contraire, est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur, disoit le grave

vé Muralt, d'espérer qu'on y montre fidellement les véritables rapports des choses : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au dessous de l'homme; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au dessus de l'humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure, & toujours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterai que cette différence est si vraie & si reconnue qu'Aristote en fait une regle dans sa Poëtique. *Comœdia enim deteriores, Tragœdia meliores quam nunc sunt imitari conantur.* Ne voila-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse, entre le défaut & l'excés, ce qui est, comme une chose inutile? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plûpart des autres, n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la Piece est parvenue à son

but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul: reste le mal, & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée; mais passons à quelques exemples, qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le Théatre François, avec les défauts qui lui restent, est cependant à peu près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théatre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de Pieces préférable à ceux qui sont établis: mais ce nouveau genre, ayant besoin pour se soutenir des talens de l'Auteur, périra nécessairement avec lui; & ses successeurs, dépourvus des mêmes ressources, seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous? Des actions

tions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaisant dans la Comédie; & toujours l'amour dans toutes deux (a). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela? . . .

On me dira que dans ces Pieces le crime est toujours puni, & la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela seroit, la plûpart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des évenemens qu'on sait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les Spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses hu-

(a) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie, & ne l'y fondoient pas, en effet. La nôtre, qui n'a pas la même ressource, ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'eſt, ni ne peut être généralement vrai : car cet objet, n'étant point celui ſur lequel les Auteurs dirigent leurs Pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la Scene Françoiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du-moins la plus réguliere qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats que des plus illuſtres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la Piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe,

cipe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux? Où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant? où Ciceron, le sauveur de la République, Ciceron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré & le seul qui le mérita, nous est montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'infame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses magistrats, & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des Spectateurs? Qu'il eut, si l'on veut, une ame forte: en étoit-il moins un scélérat détestable, & faloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flater sur la Sce-

ne, telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la Nature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux Pieces acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien supposer que les Spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Piece où cette maxime est mise en exemple?

QUANT

QUANT à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y seroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scene, sur-tout, qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art que Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant eclipsé par le simple bon sens & l'intrépide vertu de Zopire (b). Il falloit un Auteur qui sentît bien sa

(b) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par son fanatisme ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zele & d'admiration qui l'éleve au dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique; c'est un fourbe qui, sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il est plus grand &

force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théatre François, où la main d'un grand-maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette Piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en deffendre. Par malheur, de pareils soins sont très inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveu-

gle

& qu'il sait mieux discerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

gle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatisme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner ni de convaincre ; il faut laiſſer là la philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, ſa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes ; & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du-moins, de bien ſûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes, l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime ; & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il

n'y

n'y a pas dans toute la Piece un seul personnage en état par son caractere de partager avec lui l'attention publique: car, quant au doucereux Plisthene, je ne sais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la sienne, & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galants à côté des scenes d'Atrée.

Avant de finir sur cette Piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théatre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux, ce n'est point un modele de vertu, on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (c); c'est un homme foible &

(c) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni, elle est ancienne,

& pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant: car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au-lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à desirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théatres; nous, au-contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées; mais ils savoient mieux l'exercer.

ne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théatre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

xercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes-gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théatre, fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh, que de maux!* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voila la philosophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Oedipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'ap-

Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plûpart des Pieces du Théatre François : vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux Pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître & à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractere, est forcé de mettre dans la bouche

des

des méchans leurs maximes, & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sententieux, pour l'instruction du Parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils Spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeller sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoise, pour l'amusement du Peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre! Non... je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des Lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares

bares que ces affreux Spectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai; mais on ne fouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la Nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie telle qu'elle exiſte eſt ſi loin de nous, elle nous préſente des êtres ſi gigantesques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt gueres plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les Spectateurs; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs: mais ſans répéter ce que j'ai déja dit de ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup d'œil ſur votre Théatre comique.

Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire, à sa naissance. On convient & on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus; mais qui peut disconvenir aussi que le Théatre de ce même Moliere, des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillans succès favorissent le plus souvent; enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur: par-tout vous trouverez que les vices de caractere en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet; que la malice de l'un punit la sim-

ſimplicité de l'autre ; & que les ſots ſont les victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théatre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, ſous le nom de ſotiſe, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Voila l'eſprit général de Moliere & de ſes imitateurs. Ce ſont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, ſans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, diſoit un Ancien, qui ſavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ſes plaiſanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée ; comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfans, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant,

par un charme invincible, les Sages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entens dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favoriſe. Quel eſt le plus blamable d'un Bourgeois ſans eſprit & vain qui fait ſottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la Piece dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête-homme? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel eſt le plus criminel d'un Payſan aſſés fou pour épouſer une Demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux? Que penſer d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du Manan puni? C'eſt un grand vice d'être avare & de prêter à uſure; mais n'en eſt-ce pas un plus grand encore à un fils de voler ſon pere, de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne ſa malédiction,

de

de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ſes dons? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable; & la Piece où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils ſont condamnés par tout le monde (d); & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiecle qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans

(d) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il ſe peut que les Valets ne ſoient plus que les inſtrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théatre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets ſeuls en fuſſent chargés & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes: au-moins ſur la Scene.

dans ses autres Pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire, le Misantrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théatre; & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent: sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; &, comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de Société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à

jouer

jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu: c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſantrope.

Vous ne ſauriez me nier deux choſes: l'une, qu'Alceſte dans cette Piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſés, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage: il ne faut pas que ce nom de Miſantrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un defaut, mais une dépravation de la Nature & le plus grand de tous les vices: puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſantrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu

à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *la vie eſt un ſonge.* Si vous vous rappellez le Héros de cette Piece, voila le vrai Miſantrope.

Qu'est-ce donc que le Miſantrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteſte les mœurs de ſon ſiecle & la méchanceté de ſes Contemporains ; qui, préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces ſentimens du Miſantrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occaſion le dit-il (e) ? Quand, outré d'avoir vu ſon

(e) J'avertis qu'étant ſans livres, ſans mémoire,

son ami trahir lâchement son sentiment & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégenere en emportement & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

. . . les uns, parce qu'ils sont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misantrope en ce sens;

re, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au Spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des Pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins, attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle Piece, mais de l'esprit général du Théatre, que j'ai bien étudié.

ſens ; ou plutôt, les vrais Miſantropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage inceſſamment les méchans, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la Société.

Une preuve bien ſûre qu'Alceſte n'eſt point Miſantrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler : parce que tant de droiture eſt fort incommode ; mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât, ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la

vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur & fait honneur à son caractere. Quoique Moliere fît des Pieces répréhensibles, il étoit personnellement honnête-homme, & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus: Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere représentation, *de n'avoir pas été, sur le Sonnet, de l'avis du Misantrope: car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

CEPENDANT ce caractere si vertueux est présenté comme ridicule; il l'est, en effet, à certains égards; & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la Piece; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours

jours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre: attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misantrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Misantrope n'est pas à la disposition du Poëte; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du

vice,

vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la Société, le détache de lui même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'ir-

l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractere pour le mettre en jeu: sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misantrope & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voila donc de quel côté le caractere du Misantrope doit porter ses défauts, & voila aussi dequoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très bien placées; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits

au

au tableau; mais qu'il soit froid sur celui qui s'addresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent: il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoit les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misantrope. Pense-t-on que ce soit par erreur? Non, sans doute. Mais voila par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Aprè's l'avanture du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas se préparer tranquilement à la perte de son procès, loin

loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un Misantrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux; & il n'estime pas assés l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès: mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique & froid: parce que l'étourderie du Valet n'est pas un vice. Le Misantrope & l'homme emporté sont deux caracteres très différens: c'étoit là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel

chan-

changement à son plan que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Misantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au-contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la Société avec un flegme Stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'addressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brule, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin

le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théatral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet: mais le Parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misantrope (f).

DANS la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout con-

(f) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misantrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît: car, quoiqu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voila rentrés dans mes principes.

contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scene du Sonnet:

La peste de ta chute, empoisonneur au Diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nés,

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misantrope qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte; & il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chanson du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit: car le dépit ne dicte rien moins que des pointes, & Alceste qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu! vil complaisant! vous louez des sotises.

C'est ainsi que doit parler le Misantrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre; & voila comment on avilit la vertu.

Une chose assés remarquable, dans cette

Comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que dans toutes ſes autres Pieces les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théatrale. La même ſcene dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point là le Miſantrope: c'eſt un honnête homme du monde qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît brusquement, votre Sonnet ne vaut rien, jettez le au feu; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſantrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *& que dis-tu donc, traître?* qu'avoit-il à repliquer? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter Miſantrope pour ne l'être qu'à demi: car, ſi l'on ſe permet le premier ménagement

&

& la premiere altération de la vérité, où ſera la raiſon ſuffiſante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne auſſi faux qu'un homme de Cour?

L'AMI d'Alceſte doit le connoître. Comment oſe-t-il lui propoſer de viſiter des Juges, c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il ſuppoſer qu'un homme capable de renoncer même aux bienſéances par amour pour la vertu, ſoit capable de manquer à ſes devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! Il ne faut pas être Miſantrope, il ſuffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la choſe, ou celui qui ſollicite un Juge l'exhorte à remplir ſon devoir & alors il lui fait une inſulte, ou il lui propoſe une acception de perſonnes & alors il le veut ſéduire: puiſque toute acception de perſonnes eſt un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaiſe action, c'eſt la faire ſoi-même; & qu'il vaut mieux

perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien; & que son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scene plus théatrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médisant & du Misantrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices pu-

publics, ce font les méchans en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette ſcene: parce qu'il eſt là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, ſi le Miſantrope étoit plus Miſantrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant: parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroit jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere: c'eſt au-contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore; c'eſt que le Miſantrope de Théatre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui com-

poſent la politeſſe & que le monde éxige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout à fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper; &, plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même: en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon: en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité: en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu: en ce qu'au grand ſoulagement des Spectateurs, il leur

per-

persuade que, pour être honnête-homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'AUROIS trop d'avantage, si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Je ne ferai pas à Dancourt l'honneur de parler de lui : ses Pieces n'effarouchent pas par des termes obscenes, mais il faut n'avoir de chaste que les oreilles, pour les pouvoir supporter. Regnard, plus modeste, n'est pas moins dangereux : laissant l'autre amuser les femmes perdues, il se charge, lui, d'encourager les filoux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête-homme de la Piece, s'occupe avec son digne cortege, de soins que les loix paient de la corde ; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indiffé-

rens mèmes, on égaie, à l'envi, de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la Nature, sont joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentillesses. Faux-acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la Piece avec cet édifiant souvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assés sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne feroit

roit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce-à-dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théatre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un fripon sur la Scene, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts sont tellement inhérens à notre Théatre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pieces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut ; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

DANS cette décadence du Théatre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables

beautés

beautés eclipsées, de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caractéres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse; &, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans, sous le nom de Pieces dramatiques.

L'Amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi: parce que, selon l'ordre de la Nature, la résistance leur appartient & que les hommes ne peuvent vaincre cette resistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de Pieces est donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de leur

leur donner ſur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme; mais eſt-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théatre, pour en trouver de ſi différens dans la Société? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la Scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à

la

la vertu eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (g) tout-au-moins. C'eſt ainſi que, ſur la foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un Sage.

Ceci me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problême. Les Anciens avoient en général un très grand reſpect pour les femmes (h); mais ils marquoient ce

(g) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece ſoit l'ouvrage d'une femme: car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à une femme, mais aux femmes que je refuſe les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

(h) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſait quel uſage Virgile a fait

ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est, sur ce principe, qu'un Spartiate, entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en colere: ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien? De-là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient

a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les Meres Troyennes n'étoient gueres sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensiblement, & qu'on a tout-à-fait proscrit du ton à la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

avoient une telle idée de la modeſtie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la Scene, ſeulement en repréſentation (i). En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chés nous, au-contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chés qui l'on dîne le plus ſouvent; qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles ſavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la Scene, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſavent

(i) S'ils en uſoient autrement dans les Tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſiſtême politique de leur Théatre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

vent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théatre, ſavantes du ſavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plûpart des Pieces modernes: c'eſt toujours une femme qui ſait tout, qui apprend tout aux hommes; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa Gouvernante. Voila l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles Pieces. La Bonne eſt ſur le Théatre, & les enfans ſont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre,

je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dûs?

La même cause qui donne, dans nos Pieces tragiques & comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes-gens sur les vieillards; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans & alors ils sont haïssables; ou ils sont amoureux eux-mêmes & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles.* On en fait dans les Tragédies des tirans, des usurpateurs; dans les Comédies des jaloux, des usuriers, des pédans, des peres insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voila sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au Théatre, voila quel respect on inspire pour elle aux jeunes-gens. Remer-

cions

tions l'illustre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en est quelques autres encore; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'avilissement où la plûpart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théatre, n'aide à les faire rebuter dans la Société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les méprise tous également? Observez à Paris dans une assemblée, l'air suffisant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeunesse, tandis que les Anciens, craintifs & modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces, & dans les lieux où les Spectacles ne sont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des che-

veux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeunesse, & que faisant les galants à son exemple, il est très simple qu'on la leur préfere dans son métier ; mais c'est tout au-contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagenaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voila pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux

foux

foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

CES effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le présenter; l'amour qu'on expose au Théatre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il est coupable il est puni. Fort bien: mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les évenemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théatre n'est pas précisément d'inspirer des passions

criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin ; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au Théatre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il delà que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux? Comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au-moins de contrepoiſon? Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtans le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les cir-

con-

constances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien sans doute: elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voila l'effet des amours permis du Théatre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible, & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler?

Rappellez-vous, Monsieur, une Piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous, il y a quelques années, &

qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu, soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théatrales que nous n'avions pensé, soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse & son devoir; qui, flottant incessamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere presque divin que lui donne l'histoire; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en pense le même Spectateur après la représentation? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voila ce que chacun de nous

éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eut fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes continuelles donnaſſent une grande émotion durant le cours de la Piece; mais au cinquieme Acte où, ceſſant de ſe plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide approchante du déſeſpoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſſât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voila-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour?

L'ÉVÉNEMENT dément ces vœux secrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part sans le congé du Parterre: l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti; tous les Spectateurs ont épousé Bérénice.

QUAND même on pourroit me disputer cet effet; quand même on soutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on est bien aise de la plaindre; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes: parce que, comme je l'ai déja dit, les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus: & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la Piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, & que, s'ils sont contens de voir Ti-

tus

tus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une scene si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eut si bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur addresse un discours, tel que la circonstan-

ſtance & le ſujet le comportent: n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée? La Piece, finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'hiſtoire; mais en ſera-t-elle moins de plaiſir, & les Spectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits? Les quatre premiers Actes ſubſiſteroient à peu près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une Tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement!

VEUT-ON ſavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane: puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour

ſe

ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le remord d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voila donc, aſſurément des leçons très énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'oſât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en ſon cœur à la fin de la Tragédie: ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en ſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette Piece enchantereſſe & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal; mais c'eſt parce que, de toutes les Tragédies qui ſont au Théatre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore pour ſurcroît de profit à ne pas juger ſa Maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans

effroi

effroi le transport de la passion : car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la Piece est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs même. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur ; on prend de la passion ce qui mene au plaisir, on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne le voit

jamais

jamais régner sur la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante, entre deux cœurs dont le caractere est déja si intéressant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du Parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours; de faire toujours approuver au public les sentimens de sa maîtresse; & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu. Au-lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes-gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. Je ne sache gueres que le Misantrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix.

Ren-

Rendre le Misantrope amoureux n'étoit rien, le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théatre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la Société? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voila fort bien instruits!

ENCORE une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théatre; mais je dis que, si ses peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours quoiqu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangeres qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées; impressions qui même en déguisent les dangers, &

& donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles; soit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un siecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres; je crois qu'on peut conclurre de ces considérations diverses que l'effet moral du Spectacle & des Théatres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même: puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or par une suite de son inutilité même, le Théatre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour pro-

pre, ſans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne déſapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

OUTRE ces effets du Théatre, relatifs aux choſes repréſentées, il en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe rapportent directement à la Scene & aux perſonnages repréſentans, & c'eſt à ceux-là que les Génevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure, & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théatre, qui peut amener ce goût par ſon appareil & la parure des Acteurs. N'eut-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domeſtiques, & d'offrir une reſſource aſſurée à l'oiſiveté, il n'eſt pas poſſible que la commodité d'aller tous les jours régulierement au même lieu s'oublier ſoi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces chan-

changemens feront-ils avantageux ou nuisibles? C'eſt une queſtion qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il eſt ſûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point; c'eſt donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut eſtimer les différences.

QUAND les amuſemens ſont indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment conſiderer les Spectacles comme tels,) c'eſt la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais; ſur-tout lorſqu'ils ſont aſſés vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & ſubſtituer leur goût à celui du travail. La raiſon veut qu'on favoriſe les amuſemens des gens dont les occupations ſont nuiſibles, & qu'on détourne des mêmes amuſemens ceux dont les occupations ſont utiles. Une autre conſidération générale eſt qu'il n'eſt pas bon de laiſſer à des hommes oiſifs & corrompus le choix de leurs amuſemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclina-

tions vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & laborieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plait; jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſemens agréables: car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, déſœuvrés, ſans Religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du public, ne ſe montre que par ſon crédit & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes; la Police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'ap-

pli-

pliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient ; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce, nourrit les

les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oisiveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre insupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plûpart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément si l'on songeoit que la plûpart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plûpart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y

découv-

découvrir dans l'obſcurité quelque homme ingénieux qui vous ſurprendra par ſes talens, par ſes ouvrages, que vous ſurprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'induſtrie, croira ne vous montrer que des choſes communes à Paris. Telle eſt la ſimplicité du vrai génie: il n'eſt ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne ſonge point à le chercher; il ne ſe compare à perſonne; toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul; inſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoit, il ne s'aſſigne point ſa place & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, ſans doute, que dans une capitale: parce que les paſſions ſont moins vives & les beſoins moins preſſans; mais plus d'eſprits originaux, plus d'induſtrie inventive, plus de choſes vraiment neuves: parce qu'on y eſt moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du ſien dans tout ce

qu'il fait : parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquile solitude: parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins pressé du tems, on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neufchâtel un spectacle assés agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impots, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif

ventif que leur donna la Nature. L'hiver sur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (k) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son azile, & ajoûtent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été

(k) Je crois entendre un bel-esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans replique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroit incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout: ils ont des livres utiles & sont passablement instruits; ils raisonnent sensément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit (1). Ils font des syphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barome-

(1) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célebre Valeisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes; mais enfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

rometres, des chambres noires; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece; vous prendriez le poële d'un Paysan pour un attelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer; la plûpart jouent de la flute, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pseaumes à quatre parties; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis si long-tems oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospi-

pitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mêlange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du-reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Helas ! il est sur la route du mien !

Après cette légere idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons ce

ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail: il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense: deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de rencherir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (m), & se pourvoiront chés les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit: troisieme préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voila des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts: quatrieme préjudice.

Les

(m) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition ; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*, & *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

Ainsi quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux, ils seront utiles pour attirer les étrangers ; pour augmenter la circulation des especes ; pour exciter les Artistes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être ; pour les rendre moins malfaisans ; pour distraire le peuple de ses miseres ; pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher, en un mot, que les mauvaises mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres

lieux,

lieux, ils ne ferviroient qu'à détruire l'amour du travail; à décourager l'induſtrie; à ruiner les particuliers; à leur inſpirer le goût de l'oiſiveté; à leur faire chercher les moyens de ſubſiſter ſans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper; à tourner la ſageſſe en ridicule; à ſubſtituer un jargon de Théatre à la pratique des vertus; à mettre toute la morale en métaphyſique; à traveſtir les citoyens en beaux eſprits, les meres de famille en Petites-Maîtreſſes, & les filles en amoureuſes de Comédie. L'effet général ſera le même ſur tous les hommes; mais les hommes ainſi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de moleſſe, un eſprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il réſulte une conſéquence directement contraire à celle que

je tirois des premieres; savoir que, quand le peuple est corrompu, les Spectacles lui sont bons, & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entredétruire & les Spectacles rester indifférens à tous; mais il y a cette différence que, l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'esprit des Pieces, est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien; au-lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, résultant de l'existence même du Spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il suit de-là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théatre en quelque Ville, il faut premierement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoiqu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

POUR

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voila qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la premiere fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens? Des loix séveres & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus, & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix séveres? La premiere est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres? Des loix bien exécutées? Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des loix a sa mesure, celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces

rapports fait la véritable ſcience du Légiſlateur : car, s'il ne s'agiſſoit que de publier édits ſur édits, réglemens ſur réglemens, pour remédier aux abus, à meſure qu'ils naiſſent, on diroit, ſans doute, de fort belles choſes ; mais qui, pour la plûpart, reſteroient ſans effet, & ſerviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plûtôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inſtitution des loix n'eſt pas une choſe ſi merveilleuſe, qu'avec du ſens & de l'équité, tout homme ne pût très bien trouver de lui-même celles qui, bien obſervées, ſeroient les plus utiles à la Société. Où eſt le plus petit écolier de droit qui ne dreſſera pas un code d'une morale auſſi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'eſt pas de cela ſeul qu'il s'agit. C'eſt d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'enſuive du ſeul concours de ces convenances ; c'eſt d'impoſer au Peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter

dans

dans la ſituation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir, par des loix qui ne ſeront point obſervées: car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt que les choſes de mœurs & de juſtice univerſelle ne ſe reglent pas, comme celles de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou ſi quelquefois les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſerver les loix, mais de les aimer, afin que l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs,

intimément unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flatons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Geneve un Spectacle sans aucun risque : car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

PAR où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi, mais dans les autres, ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel, & le seul bonheur que la plûpart des hommes connoissent est d'être estimés heureux.

QUANT au choix des instrumens propres à diriger l'opinion publique ; c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous, & que ce n'est pas ici le lieu de ré-

soudre

ſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des loix ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux : je le tire de votre patrie, c'eſt celui du tribunal des Marêchaux de France, établis juges ſuprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'enſuit de là ;

Premierement, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de Gardes ar-

més. Simplement un Appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion; &, quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement: car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois

fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du public, le ſouverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de mêler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts, faits pour repréſenter ce jugement, &, qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au-contraire de mettre la Cour-d'honneur au deſſus de lui, comme ſoumis lui-même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duéliſtes indiſtinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe

battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés, &, toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au-lieu de ſe battre, il faut s'addreſſer aux Maréchaux: condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas: car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

QU'UN homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé qu'elle attaque; mais il n'en

eſt

eſt pas de même ; quand l'honneur de gens auxquels le nôtre eſt lié ſe trouve attaqué; Dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maîtreſſe eſt inſultée, conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur? Il n'y a ni Marêchaux, ni ſatisfaction qui ſuffiſent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théatre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve?

Ainsi l'on a beau faire; ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches; mais heureuſement ils ſont trop abſur-

des

des pour pouvoir être employés, & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la jurisdiction des Marêchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit, ne fut-ce que pour ôter au public une idée assés difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité, savoir que, dans les affaires qui passent par devant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes; mais il y en aura toujours à leur dire: je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels secrets se-

feroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offensé pouvant se déffendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eut très justement suspecté ceux qui se feroient cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eut jugé s'être mal (n) battus, feroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solemnellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eut été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres, au-lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que feroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple, par la sagesse

(n) Mal, c'est-à-dire, non seulement en lâche & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante; ce qui se fut naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

gesse & le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévere, jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout à fait à rien, le point d'honneur eut changé de principes, & que les duels fussent entierement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis; c'est parce que les mœurs ont changé (o): & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que

(o) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse; en vivant plus familierement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sait calculer, à un écu près, ce que valent son honneur & sa vie.

que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

Une quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent ressortir à cette Cour-d'honneur ; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions ; les autres, de leurs discours & de leurs maximes: tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation &, réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine: car si le point d'honneur fait agir la Noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent

battent que par ce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eussent été séveres; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places,

des

dès interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur ; que toutes ces peines eussent eu par le concours de l'autorité suprême les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annulle point ses décisions ; que le tribunal n'eut point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eut jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eut été cité, quand il jetta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (p) ; qu'il eut comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eut été jugé solemnellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eut en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du Mo-

(p) M. de Lauzun. Voila, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un signe très simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eut été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du public, & peuvent, par conséquent, sans s'abbaisser, comparoître au tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi : parce qu'une pareille institution est entierement contraire à l'esprit de la Monarchie; mais il est très sûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point-d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu méprisables des loix qui passoient leur pouvoir.

Ce-

Cependant en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la Société sont supplées par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, Bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ? Tels sont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués.

L'opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des Rois; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Je finis cette longue digression, qui malheureusement ne sera pas la derniere; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *si parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus simples. Un des infaillibles effets d'un Théatre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais surement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive: quand une fois il les a déterminées, non seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la

pente

pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire; ou plutôt, c'est précisément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dés qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point qu'on desire.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais si-tôt qu'on les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs? Nous en avons déja (q); & si toute

(q) Le Consistoire, & la chambre de la Réforme.

toute la force de ce tribunal ſuffit à peine pour nous maintenir tels que nous ſommes; quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaiſon à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il eſt clair qu'il n'y pourra plus ſuffire. La premiere marque de ſon impuiſſance à prévenir les abus de la Comédie, ſera de la laiſſer établir. Car il eſt aiſé de prévoir que ces deux établiſſemens ne ſauroient ſubſiſter long-tems enſemble, & que la Comédie tournera les Cenſeurs en ridicule, ou que les Cenſeurs feront chaſſer les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas ſeulement ici de l'inſuffiſance des loix pour réprimer de mauvaiſes mœurs, en laiſſant ſubſiſter leur cauſe. On trouvera, je le prévois, que, l'eſprit rempli des abus qu'engendre néceſſairement le Théatre, & de l'impoſſibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas aſſés préciſément à l'expédient propoſé, qui eſt d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'eſt-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette diſcuſſion particuliere n'eſt plus fort néceſſaire:

tout

tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que

peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profeſſion eſt déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, ſont par-tout mépriſés (r), & qu'à Paris même, où ils ont plus de conſidération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troiſieme obſervation, non moins importante, eſt que ce dédain eſt plus fort par-tout où les mœurs ſont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de ſimplicité où le métier de Comédien eſt preſque en horreur. Voila des faits inconteſtables. Vous me direz qu'il n'en réſulte que des préjugés. J'en conviens: mais ces préjugés étant univerſels, il faut

(r) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chés eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la profeſſion des Comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

fant leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise; mais pourquoi les eut-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distingât? Voila ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, &, non seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que

contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (s), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous: car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes, mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable: car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement

(s) Tite live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théatres pour le même sujet & sûrement cela seroit plus raisonnable.

ment synonimes, & n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Ciceron, dans le livre de l'Orateur, appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Esope & Roscius; dans son plaidoyé pour ce dernier, il plaint un si honnête-homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens, Histrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies, la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théatre. *Quisquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis est.* Il est vrai, seulement, que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même, que sur l'état où l'on en faisoit métier: puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement, à la fin des grandes Pieces, les Attellanes ou Exodes, sans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

JE NE sache qu'un seul Peuple qui n'ait

pas

pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que, chés eux, la profession du Théatre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chés les Grecs, aussi bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets; &, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déja pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des Baladins. 3°. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire

toire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature, se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théatre, ce mêlange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théatres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'of-

n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théatre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infames, étoit-

ce dans le deſſein d'en déshonorer la profeſſion? Quelle eut été l'utilité d'une diſpoſition ſi cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient ſeulement authentique le déshonneur qui en eſt inſéparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choſes, elles ne font que la ſuivre, & celles-là ſeules ſont obſervées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés; mais de ſavoir premierement ſi ce ne ſont que des préjugés; ſi la profeſſion de Comédien n'eſt point, en effet, déshonorante en elle-même: car, ſi par malheur elle l'eſt, nous aurons beau ſtatuer qu'elle ne l'eſt pas, au-lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du Comédien? L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractere que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe auſſi naturellement que ſi l'on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce

que

que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte si, lâchement travestis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la populace ? Quel est donc, au fond, l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet

pour

pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout à fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théatre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan ? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'Orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur perſonne ainſi que le Comédien. La différence eſt très grande. Quand l'Orateur ſe montre, c'eſt pour parler & non pour ſe donner en ſpectacle: il ne repréſente que lui-même, il ne fait que ſon propre rôle, ne parle qu'en ſon propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il penſe; l'homme & le perſonnage étant le même être, il eſt à ſa place; il eſt dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de ſon état. Mais un Comédien ſur la Scene, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annule avec ſon héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats

férats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises moeurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah, pourquoi! Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siecle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

DANS tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle que les moeurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces moeurs soient toujours

les mêmes, mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchans qui lui ſont propres. Les Angloiſes ſont douces & timides. Les Anglois ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part; tous deux font cas des plaiſirs de la table; tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas, les hommes du vin, les femmes du thé; tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes; tous deux aiment la patrie & les loix; tous deux honorent la foi conjugale, &, s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer; la paix domeſtique plait à tous deux; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes; tous deux difficiles à émouvoir; tous deux emportés dans leurs paſſions; pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique, il décide

de du sort de leurs jours, il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laisser la raison ou la vie; enfin tous deux se plaisent à la campagne, & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires, qu'elles vont se montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre est inondée (t). Ainsi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils sont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclurre pour les autres. Toute la différence consiste en

(t) Ils y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit, de Roman égal à *Clarisse*, ni même approchant.

en ce que la vie des femmes est un développement continuel de leurs mœurs, au-lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoûte qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage, que la dignité de leur sexe est dans sa modestie, que la honte & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'est déja s'en laisser corrompre, & que toute femme qui se montre se déshonore: à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs

erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la Nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi, & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en seroient elles différentes? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux?

Ces pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut addresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi

pourquoi j'ai ce ſentiment. Eſt-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature? Par cette maniere de raiſonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme eſt exiſtant, devroient nier qu'il exiſte.

J'AI peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'aient un peu légerement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoiqu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaiſirs de l'amour, eſt quelque choſe. Elle eſt la ſauvegarde commune que la Nature a donnée aux deux ſexes, dans un état de foibleſſe & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténebres ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.

A l'égard de la pudeur du ſexe en parti-

cu-

culier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle destinoit à se défendre? Les desirs sont égaux! Qu'est-ce à dire? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire? Que deviendroit l'espece humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé? L'assaillant choisiroit au hazard des tems où la victoire seroit impossible; l'assailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eut point été sauvée; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités, le plus doux de tous les sentimens eut à peine effleuré le cœur humain, & son objet eut été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est au

fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant la pudeur les enflamme: ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle: c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule pudeur lui dispute; ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Pourquoi, disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme, le seroit-il à la femme? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis? Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient,

nous

nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle feroit fans replique. Ainsi l'a voulu la Nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (v) : il faut bien que quel-

(v) Distingons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses misteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui ; sa grossiereté n'est point passionnée, elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage, & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satire ; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

COMMENT peut-on disputer la vérité de ce sentiment? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timi-

pas encore assés d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire; il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui qui sait aimer; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eut peut-être abandonné.

timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient, & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de vitesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujéties aux incommodités de la grossesse, & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assés fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assés foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voila précisément le point où les a placé la Nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus

soi-

soignée, & où l'on rafine incessamment sur les loix sociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (x). Dans nos montagnes les femmes sont timides & modestes, un mot les fait rougir, elles n'osent lever les yeux sur les hommes, & gardent le silence devant eux. Dans les grandes Villes la pudeur est ignoble & basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes ne conclud point, & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes.

(x) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je répons que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai, au sujet des filles de Lacédémone.

bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRE' cela, où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût; je les vois ensuite, au lieu de fuir, s'empresser d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, si non d'être pris par des hommes? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la sote brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe

lombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction? De légers coups de bec le réveillent; s'il ſe retire, on le pourſuit; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquete. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas mieux, & Virgile eut pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un ſentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en feroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domeſtique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modeſtie qui leur ſont propres ſont des inventions ſociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne offenſe les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi

aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement la maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir? Quoiqu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public, & sa beauté même, qui plait sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les

peuples du monde; par-tout on considere les femmes à proportion de leur modestie; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manieres de leur sexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme, elles s'avilissent par cette odieuse imitation, & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

Je sais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chés tous les anciens peuples policés elles vivoient très renfermées; elles se montroient rarement en public; jamais avec des hommes, elles ne se promenoient point avec eux; elles n'avoient point la meilleure place au Spectacle, elles ne s'y mettoient point en montre (y); il ne leur étoit pas

(y) Au Théatre d'Athenes, les femmes occupoient

pas même permis d'aſſiſter à tous, & l'on ſait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oſeroient montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maiſon, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles ſe préſentoient rarement à table; les honnêtes femmes en ſortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroiſſoient point au commencement. Il n'y avoit aucune aſſemblée commune pour les deux ſexes; ils ne paſſoient point la journée enſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir; il eſt ſûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (z) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS

poient une Galerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues; mais il paroit par l'avanture de Valerie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

(z) On en pourroit attribuer la cauſe à la faci-

Tels étoient les usages des Perses, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs; & dans Rome déja corrompue, avec quel scandale ne vit-on point encore les Dames Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs?

Tout est changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe; la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux, qui rend la réserve moins nécessaire, introduisit une

cilité du divorce; mais les Grecs en faisoient peu d'usage, & Rome subsista cinq cens ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

une autre maniere de vivre que favoriserent les livres de chevalerie, où les belles Dames passoient leur vie à se faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent, sur-tout dans les Cours & les grandes villes, où l'on se pique davantage de politesse; par le progrès même de cette politesse, elle dut enfin dégénerer en grossiereté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue, & que les mœurs des vivandieres se sont transmises aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous savoir combien ces usages, contraires aux idées naturelles, sont choquans pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez en par la surprise & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays, & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent,

 c'est

c'eſt plutôt qu'elles ſont rougir, & que la pudeur chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer au public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſiſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très peu modeſte

te (a), ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront, à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables: l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte?

Supposons, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions; ſuppoſons

Qu'il en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-deſſus ce que je n'ai jamais

(a) Que ſera-ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles? Voyez les Entretiens ſur *le fils naturel*, p. 183.

jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la premiere à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théatre aussi bien que sa dignité, & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs; sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer

com-

comment d'un état déshonorant naiſſent des ſentimens déshonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelles, que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pieces, la jalouſie des applaudiſſemens doivent exciter ſans ceſſe, principalement entre les Actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déja trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſés pour les gens prévenus qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du Comédien, que ferons-nous, Monſieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent

de sa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ENSUIT-IL delà qu'il faille mépriser tous les Comédiens? Il s'ensuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté est, comme vous l'avez très bien dit, doublement estimable: puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme, & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie, & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait? Les grand Acteurs portent avec eux leur excuse; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

SI j'ai resté si long-tems dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la Ville de Geneve; mais

mais la répugnance de mettre mes Concitoyens ſur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, ſi je ne cherchois, ſur nôtre ſituation particuliere, ce qui réſultera de l'établiſſement d'un Théatre dans nôtre ville, au cas que votre avis & vos raiſons déterminent le gouvernement à l'y ſouffrir. Je me bornerai à des effets ſi ſenſibles qu'ils ne puiſſent être conteſtés de perſonne qui connoiſſe un peu notre conſtitution.

GENEVE eſt riche, il eſt vrai; mais, quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvriſſent tout un pays pour enrichir quelques habitans & ſement la miſere autour de l'opulence, il eſt certain que, ſi quelques Genevois poſſedent d'aſſés grands biens, pluſieurs vivent dans une diſette aſſés dure, & que l'aiſance du plus grand nombre vient d'un travail aſſidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richeſſe poſitive. Il y a bien des villes plus pau-

pauvres que la nôtre où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que son tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple Genevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu: c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le faux-bourg St. Gervais: toute l'horlogerie de l'Europe y paroit rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer.

mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, sur ce premier coup d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'austere parcimonie; voila les trésors du Genevois, voila avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

GENEVE ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé entretient exactement un Théatre, & que, quand ce Théatre est un Opera, la ville n'y sauroit suffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume, en entretient trois assés médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Supposons ce quatrieme

me (b) permanent. Je vois que, dans plus de six cens mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oisiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cens Spectateurs, tout compensé. Dans le reste du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois l'Ille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un Théatre de Comédie: encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de siéges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure?

POUR

(b) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, si plus de six cent mille habitans ne fournissent journellement & l'un dans l'autre aux Théatres de Paris que douze cens Spectateurs, moins de vingt quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

Or si les Comédiens François, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur Théatre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cens Spectateurs par représentation (c), je demande comment les

(c) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons

les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des Ouvriers mal adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujétira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théatre ; jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la Troupe de

bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte.

de Geneve, étant bien moins nombreuſe que celle de Paris, pourra ſubſiſter à bien moindres frais. D'accord: mais cette différence ſera-t-elle en raiſon de celle de 48 à 300? Ajoutez qu'une Troupe plus nombreuſe a auſſi l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent, au-lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent, tous ne ſauroient jouer tous les jours; la maladie, l'abſence d'un ſeul Comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne: on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le Ciel. Il y

a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie, & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Paris, c'est toute autre chose: on allie fort bien la Comédie avec la campagne; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voila donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de chan-

changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à nos plaisirs, & de laisser une Place-Forte ouverte pendant la nuit (d), au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette inno-

(d) Je sais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions assés de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore : car surement on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siége à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellens quand on est dedans.

innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve: parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où sera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école, & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'est uniquement par un principe de Religion qui surement ne sera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (e).

J'AI

(e) Je n'entens point par là qu'on puisse être vertueux sans Religion; j'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. Mais j'entens qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

J'AI fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un Théatre de Comédie ſe ſoutienne à Geneve par le ſeul concours des Spectateurs. Il faudroit donc de deux choſes l'une ; ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne feront pas d'humeur à ſupporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le ſoutienne à ſes propres fraix. Mais comment le ſoutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, ſur les dépenſes néceſſaires auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permet quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſans beſoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magiſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reſſource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions, c'eſt d'aſſembler nos Citoyens &

Bourgeois en conseil général dans le temple de St Pierre, & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable; & sur votre propre Article, on peut juger assés comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce seroit tant pis pour nous: car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui, nous affoiblissant encore dans notre petitesse, nous perdroit enfin tôt ou tard. Supposons pourtant, qu'un beau zele du Théatre nous fît faire un pareil miracle; supposons les Comédiens bien établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la Comédie florissante & fréquentée; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres: avantages au-reste qui me semblent peu compatibles, car celui des Spectacles n'étant

que

que de ſuppléer aux mœurs eſt nul par-tout où les mœurs exiſtent.

Le premier effet ſenſible de cet établiſſement ſera, comme je l'ai déja dit, une révolution dans nos uſages, qui en produira néceſſairement une dans nos mœurs. Cette révolution ſera-t-elle bonne ou mauvaiſe? C'eſt ce qu'il eſt tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien conſtitué où l'on ne trouve des uſages qui tiennent à la forme du gouvernement & ſervent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, ſi mal à propos tournées en dériſion par les Auteurs du Spectateur; à ces coteries, ainſi devenues ridicules, ont ſuccédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries ſemblables ſont maintenant établies à Geneve ſous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monſieur, de juger par votre Article que vous n'avez point obſervé ſans eſtime le ton de ſens & de raiſon qu'elles y font régner. Cet uſage eſt ancien parmi nous, quoique ſon

nom ne le ſoit pas. Les coteries exiſtoient dans mon enfance ſous le nom de *ſociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous raſſemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occaſionnent, le goût de la chaſſe commun à tous les Genevois, réuniſſant fréquemment les hommes, leur donnoient occaſion de former entr'eux des ſociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaiſons d'amitié; mais ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie ne ſe formoient gueres qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang-froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triſte cauſe ſont ſortis de très bons effets (f).

Ces cercles ſont des ſociétés de douze ou quinze

(f) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

quinze perſonnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de proviſions néceſſaires. C'eſt dans cet appartement que ſe rendent tous les après-midi ceux des aſſociés que leurs affaires ou leurs plaiſirs ne retiennent point ailleurs. On s'y raſſemble, & là, chacun ſe livrant ſans gêne aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y ſoupe, mais rarement: parce que le Genevois eſt rangé & ſe plaît à vivre avec ſa famille. Souvent auſſi l'on va ſe promener enſemble, & les amuſemens qu'on ſe donne ſont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuſte. Les femmes & les filles, de leur côté, ſe raſſemblent par ſociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion eſt un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intariſſable babil. Les hommes, ſans être fort ſéverement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſés rarement; & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines; mais, dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés! Voila la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême: c'est qu'un Théatre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis...... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femmes ou de jeune-homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre: car pour cette fois, quoique je m'addresse à vous, j'é-

cris

cris pour le peuple & sans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premierement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déja que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, consultons le bien de la Société; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution: car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hom-

hommes, les femmes nous rendent femmes.

CET inconvénient qui dégrade l'homme, eſt très grand par-tout ; mais c'eſt ſur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſés indifférent pourvu qu'il ſoit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (g).

LES Anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil,

(g) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au-lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles ſe battent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leur ſexe eſt de ne pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

ſoleil, & preſque toujours tête nue (h). A tout cela, point de femmes ; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin ; & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs ; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces

(h) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammetique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au-lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes thiares, avoient les crânes ſi tendres qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut, long-tems après, témoin de cette différence.

ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere, en prescrit aux hommes une toute opposée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assés transpirer, font peu d'exercice & ne se promenent point, au-moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise; au-lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans

auprès

auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique: on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des Armées Grecques & Romaines: le chemin, le travail, le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de sa sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t-il dégénéré? L'espece a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu? Au-contraire: les Barbares du nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une

d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus-forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plûpart, descendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (1), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée, au-lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si

(1) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit si grande, dit Tite Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

Si ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (k): agréables, si l'on veut, mais petits

(k) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légereté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brulante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes: ils sont tous

 froids

tits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand' peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plupart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

IL

froids & jolis comme elles; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame; ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſache, & une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer: & voila ce qui détermine celui de notre ſiecle.

Il ne feroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces ufages, les femmes y perdent. On les flatte fans les aimer; on les fert fans les honorer; elles font entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis eft que les premiers, fans avoir les fentimens des autres, n'en ufurpent pas moins tous les droits. La fociété des deux fexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'eft ainfi que l'efprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend affés peu d'honneur aux femmes, pour leur ofer adreffer fans ceffe ces fades propos galants, ces complimens infultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens menfonges, n'eft-ce pas leur déclarer affés nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour fe faffe illufion fur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop fouvent; mais eft-il queftion d'amour dans tout

ce maussade jargon? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brulantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des dif-

discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une caillette. Si le tour de la conversation devient moins poli; les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute: chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaut est préférable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste

point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa

voisi-

voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoises disent assés librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par leur silence & par leurs discours, cachent de peur de représailles le mal qu'elles savent & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces séveres observatrices? Elles font presque dans notre ville la fonction de Censeurs. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, surveil-

lans les uns des autres, s'accusoient publiquement par zele pour la justice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises, la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux citoyens zélés succéderent des délateurs infames, & au-lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans, ils en furent accusés à leur tour. Grace au Ciel, nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus circonspectes: on se ménagera davantage, quand on aura plus de raisons de se ménager, & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

QU'ON ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés de femmes. Qu'elles médisent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médisent entr'elles. Des femmes véritable-

ment

ment corrompues ne fauroient fupporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médifance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces fociétés, fans un fecret mouvement d'eftime & de refpect pour celles qui la compofoient. Telle eft, me difois-je, la deftination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux fexes, afin qu'ils vivent féparés & chacun à fa maniere (1). Ces aimables perfonnes paffent ainfi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amufemens innocens & fimples, très propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne fais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu enfemble; elles ont pu parler des hommes, mais el-

(1) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, eft développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manufcrit dont je fuis dépofitaire & que je me propofe de publier, s'il me refte affés de tems pour cela, quoique cette annonce ne foit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

elles se sont passées d'eux ; & tandis qu'elles critiquoient si séverement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute ; quoi d'humain n'a pas les siens ? On joue, on boit, on s'enyvre, on passe les nuits ; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exageré. Il y a partout mêlange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout : axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens ; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejetter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile ; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mau-

vais

vais (m), quoiqu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitans d'une même ville ne sont point des Anachoretes, ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuse: parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les

(m) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis: à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au-moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant (n). Pour une querelle passa-

(n) Ne calomnions point le vice-même, n'a-t-il pas assés de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus

passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui ab-

Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur; mais au fond laquelle est le plus à craindre, de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien.

Je le répete, il vaudroit mieux être sobre & vrai, non seulement pour soi, même pour la Société: car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel, le magistrat ne voit que les conséquences publiques; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire: le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément;

un

un ſang ardent lui donne d'autres deſirs; dans l'âge des paſſions toutes s'enflamment au feu d'une ſeule, la raiſon s'altere en naiſſant, & l'homme encore indompté devient indiſciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un ſang à demi-glacé cherche un ſecours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaiſante ſupplée aux eſprits qu'il n'a plus (o); quand un vieillard abuſe de ce doux remede, il a déja rempli ſes devoirs envers ſa patrie, il ne la prive que du rebut de ſes ans. Il a tort, ſans doute: il ceſſe avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il ſe rend plutôt l'ennemi public, par la ſéduction de ſes complices, par l'exemple & l'effet de ſes mœurs corrompues, ſur-tout par la morale pernicieuſe qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriſer. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point exiſté.

De la paſſion du jeu naît un plus dangereux

(o) Platon dans ſa République permet aux ſeuls vieillards l'uſage du vin, & même il leur en permet quelquesfois l'excès.

reux abus, mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoiqu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts: car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection; mais le mieux possible selon la nature de l'homme & la

la constitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bienséance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

DEUX ans seulement de Comédie & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera dissoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étala-

ge dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théatre que l'exercice à Plain-Palais ; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fut-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité, & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſervent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore ; mais les mœurs inclinent déja viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſſure que l'éducation de la jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut gueres ſe prouver qu'en

qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfans font mieux la révérence; qu'ils ſavent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils ſavent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinens & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever précisément comme elles: on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſiere, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entierement du contact de l'air, on fait du-moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes

à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la Nature leur en ayant refusé les graces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déja vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assés mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de frisure à conserver; ils se défioient à la lutte, à la cour-

se,

se, aux coups; ils se battoient à bon escient, se blessoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suans, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, seront contraints étant grands de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espere, ce que furent leurs ancêtres ou du-moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de

conſerver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquiſe.

Je reviens à nos Comédiens & toujours en leur ſuppoſant un ſuccès qui me paroît impoſſible ; je trouve que ce ſuccès attaquera notre conſtitution, non ſeulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverſes parties de l'Etat, pour conſerver le corps entier dans ſon aſſiete.

Parmi pluſieurs raiſons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus grand nombre: parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les Spectacles, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple : en ce qu'elle lui fournit une

une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise: non seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain; mais sur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au delà de ses forces & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Françoise, les premieres loges & le théatre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce; le parterre est à vingt sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théatre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plûpart des autres n'ont rien (p). Il en est de

(p) Quand on augmenteroit la différence du prix

de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont au fond très iniques: car le pauvre qui ne peut dépenser que pour son nécessaire est forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche l'impôt lui est presque insensible (q). De cette manière,

prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au dessus de ses vingt sols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asile au delà de ses quatre francs; il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster &, si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

(q) Voila pourquoi les *imposteurs* de Bodin & autres fripons publics établissent toujours leurs mo-

niére, celui qui a peu paie beaucoup & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles ? Je répondrai, premierement ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation ; en second lieu, sa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le monde en fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de

monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu ; mais, pourvu que les grands soient contens, qu'importe que le peuple vive ?

de dépenses, soit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les Spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit Etat, & surtout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut être assés indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'Etat périsse

périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence, portée au delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

JAMAIS dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai ſouverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſais: c'eſt que, le tems ſeul donnant à l'ordre des choſes une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore

par

par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eût bien su dire: Spectacles & Comédies dans toute petite Republique & sur - tout dans Geneve, affoiblissement d'Etat.

Si le seul établissement du Théatre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des Pieces qu'on y représente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. Dequoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela? Que nous importe d'aller étudier sur la Scene les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres? La stérile admiration des

vertus

vertus de Théatre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un marquis c'eſt un marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſés heureux pour n'en point avoir; & qui ſait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les marquis du ſiecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélerat eſt toujours mépriſable & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon banniſſoit Homere de ſa République & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il nous peint, même

me à ceux qu'il nous fait aimer?

J'EN ai dit assés, je crois, sur leur chapitre & je ne pense guères mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théatre François ne respire que la tendresse: c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du-moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte: je sais que l'homme sans passions est une chimere; que l'intérêt du Théatre n'est fondé que sur les passions; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui

en sont pénétrés ; mais, quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer : parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis, sa patrie, & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il

qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assés bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne : parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangere, ni sans empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes, de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pieces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage

qu'à

qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme; il usurpe sa force; il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu!

Ainsi de quelque maniere qu'on envisage

les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théatre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses: les recherches d'imitation qu'on voit au Théatre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de plaire aux spectateurs, peuvent le faire germer, mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquerir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels? Une

Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ferons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes Pieces; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théatre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en serons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens: c'est que, pour nous approprier les Drames de notre Théatre, nous les composions nous-mêmes, & que nous ayons des

Auteurs avant des Comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celles des choſes honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (r). Il eſt ſûr que des Pieces tirées comme celles des Grecs des malheurs paſſés de la patrie, ou des défauts préſens du peuple, pourroient offrir aux ſpectateurs des leçons utiles. Alors quels ſeront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! Vous fûtes des héros, ſans-doute; mais votre obſcurité vous avilit, vos

(r) Si quis ergo in noſtram urbem venerit, qui animi ſapientiâ in omnes poſſit ſeſe vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem, & jucundum: dicemus autem non eſſe ejuſmodi hominem in republicâ noſtrâ, neque fas eſſe ut inſit, mittemuſque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem auſteriori minuſque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggreſſi ſumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

vos noms communs déshonorent vos grandes ames (s), & nous ne sommes plus assés grands nous-mêmes pour vous savoir admirer. Quels seront nos tyrans? Des Gentils-hommes de la cuillier (t), des Eveques de Geneve, des

(s) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier ; non pas en imitant puérilement ses discours & ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui : sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échaffaut, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur.

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit :

Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

(t) C'étoit une confrairie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur

des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (v) & l'Antechrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chés les Grecs, peuple d'ailleurs assés

leur association., portoient une cuiller pendue au cou.

(v) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage en entrant sur la Scene se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve: cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théatral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus simple & plus terrible encore; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poëtes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue; mais ébranler l'imagination.

assés badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

QUANT à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chés nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville est si petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frapante: c'est au Théatre qu'on y prépara l'éxil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate; c'est par la fureur du Théatre qu'Athenes périt & ses désastres ne justifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les

citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers François & des Pieces de Théatre, talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Mr. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un Théatre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses Pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore, & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au-contraire, ce même

goût

goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déja tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à peu près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la diſgrace. Les Magiſtrats leur en imposeront: ſoit. Mais ces Magiſtrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfans qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les Comédiens, ſûrs de l'im-

punité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeuneſſe, les riches, les gens oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence: chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelque ancien Paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chés une jeuneſſe inconſidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manége à leurs ſuccès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (x). On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages; les élections ſe feront dans

(x) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la Comédie ſe ſoutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du Théatre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre seront les créatures d'une bande d'Histrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoiqu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

VOILA, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un aussi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désor-

dres

dres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est-il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déja fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passageres & une Comédie à demeure, entre les poliçonneries d'un Charlatan & les représentations régulieres des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théatre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfans

fant qui veut fans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux: on s'en rebutera plus vîte; s'ils font groffiers, ils feront moins féduifans. Le vice ne s'infinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant fon image; & les mots fales font plus contraires à la politeffe qu'aux bonnes mœurs. Voila pourquoi les expreffions font toujours plus recherchées & les oreilles plus fcrupuleufes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeuneffe qui les écoute? Si font bien les difcrets propos du Théatre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une feule repréfentation de l'Oracle.

Au-refte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puffions nous paffer entierement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous fuffions tirer nos plaifirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes; mais de ce qu'on devroit peut-être chaffer les Bateleurs, il ne s'enfuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu

dans

dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne!

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens: car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théatre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, &, dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du tems que nous ne saurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes; les Comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de

leur

leur retour; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire; après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République? Au-contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis? Nous avons déja plusieurs de ces fêtes publiques; ayons en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes

tes images de la servitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes! C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les spectateurs en spectacle; rendez les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des an-

anciens Grecs : il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtens encore, & je les trouve préciſément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues ; des prix publics ; des Rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles (y) & ſi agréables ; on ne peut

(y) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement : afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs, qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manége & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiete de l'État n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public ; au-lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout État mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpece d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe. Tant pis, ſi le peuple

peut trop avoir de ſemblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes? La République a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſoldats? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac? Y auroit-il au monde

ple n'a de tems que pour gagner ſon pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe : la nature lui impoſe également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſemens qui lui faſſent aimer ſon état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes ; c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

monde un plus brillant ſpectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équippés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortege au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſés magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques; ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, carreſſant; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les ſociétés n'en ſont qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette: ce ſeroit

l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature ; la

la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas & que tout bon Gouvernement condamne; mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment ouverts ſur elles les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable, ſalutaire, propre à la vivacité des jeunes-gens, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont on n'oſeroit ſortir un inſtant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du-moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de

s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes-gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gene servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la Raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténebres,

bres, & jamais l'innocence & le mistere n'habiterent long-tems ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au-contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (z), nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace &

(z) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre Etat, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

& de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en géneral toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même: car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déja donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes-gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde réverence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup d'œil attendrissant, & qu'on ne

vît

vit quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honnorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (a), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assés sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il

(a) Voyez la note précédente.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite ; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient ? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée ? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens ? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu ?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particu-

liers

liers de tout état auroient la ressource d'un spectacle agréable, sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere seroient un peu plus consultées; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintien-

droient

droient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille, & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la République (b).

SUR

(b) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire: cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser: il ne peut souffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particulierement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poëtes dont je suis forcé de censurer les Pieces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, & je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses Pieces & manquant de livres, il ne m'est pas assés resté dans la mémoire pour le citer. Quant

à

SUR ces idées, il ſeroit aiſé d'établir à peu de fraix & ſans danger, plus de ſpec- tacles

à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois & ce fut pour en recevoir un ſervice. J'eſtime ſon génie & reſpecte ſa vieilleſſe; mais, quelque honneur que je porte à ſa perſonne, je ne dois que juſtice à ſes Pieces, & je ne ſais point acquiter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte, c'eſt par un déſintereſſement dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne ſouilla le deſir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai preſque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero:* voila la deviſe que j'ai choiſie & dont je me ſens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaiſe foi. L'amour du bien public eſt la ſeule paſſion qui me fait parler au public; je ſais alors m'oublier moi-même, &, ſi quelqu'un m'offenſe, je me tais ſur ſon compte de peur que la colere ne me rende injuſte. Cette maxime eſt bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuiſent à leur aiſe & ſans crainte de repréſailles, aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haîne leur en impoſe, & ſurtout à moi qui, reſtant en paix tandis qu'on m'ou-

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages qu'il n'y

a

m'outrage, n'ai du-moins que le mal qu'on me fait & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi; l'intérêt ni la crainte ne sauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance!

a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reste de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je sais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au-moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a beni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes-gens; enrichir leur pays de leur richesse; & jouir modestement chés eux des biens honnêtement acquis chés les autres. Sera-ce avec des Théâtres, toujours moins parfaits chés nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener.

ner. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrette leur crie incessamment au fond de l'ame: ah! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse? Où est la concorde des citoyens? Où est la fraternité publique? Où est la pure joie & la véritable allegresse? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter,

à

à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

AINSI rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assés citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athenes parmi les beaux-arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la molesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & spectacle; c'est là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'ENTENDS déja les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos Fêtes Génevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois

bien nous croire les yeux & les cœurs assés chastes pour supporter un tel spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuse, leurs mœurs pures & severes, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux, un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

MAIS pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût? Ne sait-on pas

que

que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mêlange de vêtemens rend les nudités obſcenes? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné: c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages; c'eſt elle qui prend ſoin d'irrirer les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pékin que n'eut fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire deſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une

partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu! male tum mites defendit pampinus uvas.

TERMINONS ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la derniere: je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables: sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (c); sans affaires & sans plaisirs, au moins

(c) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assés simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblerent après le soupé dans la place de St. Gervais, & se mirent à danser tous ensemble, officiers & sol-

moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce uniformité, la jour-

ſoldats, autour de la fontaine, ſur le baſſin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danſe de gens égayés par un long repas ſembleroit n'offrir rien de fort intéreſſant à voir; cependant, l'accord de cinq ou ſix cens hommes en uniforme, ſe tenant tous par la main, & formant une longue bande qui ſerpentoit en cadence & ſans confuſion, avec mille tours & retours, mille eſpeces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au ſein du plaiſir, tout cela formoit une ſenſation très vive qu'on ne pouvoit ſupporter de ſang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans même eveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, carreſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre, mais que, dans l'allegreſſe univerſelle, on éprouve aſſés naturellement au milieu de tout ce qui nous

journée, sans la trouver trop longue, & la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre

est cher. Mon pere, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jaques, me disoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils sont tous amis, ils sont tous freres; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse, il n'y eut plus moyen: on ne savoit plus ce qu'on faisoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque tems encore à rire & à causer sur la place, il fallut se séparer, chacun se retira paisiblement avec sa famille; & voila comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens bien que ce spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le sentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais sentimens de la Nature ne regnent que sur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

dre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges; & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet suivant.

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

Nous le sommes maintenant,
A l'epreuve à tout venant.

Ensuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

Et nous bientôt le serons,
Qui tous vous surpasserons.

VOILA, Monsieur, les spectacles qu'il

 faut

faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assés pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres! C'est le dernier voeu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie.

FIN.

AVIS

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Mr. Rousseau m'ayant adressé les corrections & les additions suivantes pour être placées en leur lieu, je n'ai pu les y faire entrer, ces feuilles étant déja toutes imprimées. Je crois faire plaisir au public & remplir les vues de l'Auteur en les ajoutant à la fin de son ouvrage. *A Amsterdam le* 15. *Juillet* 1758.

Pag. 4. *Ligne* 18. JE NE prétends point pour cela *ajoutez* juger ni blâmer &c.

Ibid. 4. *Ligne* 21. à moins qu'ils ne la reconnoissent *ajoutez* & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne sais &c

Ibid. 4. *Ligne* 23. Ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal *ajoutez* & même sur quelques notions confuses de cette secte & de son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais en général &c

Pag. 7. *Ligne* 5, 6. *de la note* une absurdité palpable, une chose très clairement fausse. *lisez* une absurdité palpable, une chose évidemment fausse.

Pag. 9. *Ligne* 13. Mais pour être philosophes & tolérans, *ajoutez une étoile après ce mot* tolérans *, *& la note suivante au bas de la page*

* Sur la Tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circon-

ſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette cenſure la douceur du Chrétien, la raiſon du Sage, & le zele du Pasteur.

Pag. 16. *Ligne* 13. des Spectacles d'une infinité d'eſpeces; *ajoutez une étoile après ce mot* eſpeces *, *& la note ſuivante au bas de la page.*

* „ Il peut y avoir des ſpectacles blâmables en „ eux-mêmes, comme ceux qui ſont inhumains, ou „ indécens & licentieux : tels étoient quelques-uns „ des ſpectacles parmi les Payens. Mais il en eſt „ auſſi d'indifférens en eux-mêmes qui ne devien- „ nent mauvais que par l'abus qu'on en fait. Par „ exemple, les Pieces de Théatre n'ont rien de „ mauvais entant qu'on y trouve une peinture des „ caracteres & des actions des hommes, où l'on „ pourroit même donner des leçons agréables & uti- „ les pour toutes les conditions; mais ſi l'on y dé- „ bite une morale relâchée, ſi les perſonnes qui „ exercent cette profeſſion menent une vie licentieu- „ ſe & ſervent à corrompre les autres, ſi de tels „ ſpectacles entretiennent la vanité, la fainéantiſe, „ le luxe, l'impudicité, il eſt viſible alors que la „ choſe tourne en abus, & qu'à moins qu'on ne „ trouve le moyen de corriger ces abus ou de s'en „ garantir, il vaut mieux renoncer à cette ſorte d'a- „ muſement". *Inſtruction Chrét. T. III. L. III. Ch.* 16. (*qu'on trouve chez Rey à Amſterdam*)

Voila l'état de la queſtion bien poſé. Il s'agit de ſavoir ſi la morale du Théatre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvé-

niens

niens dérivent de la nature de la chose, ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

Pag. 28. *Ligne* 15 faire naître *lisez* produire.

Pag. 28. *à la fin de la note, ajoutez ce qui suit.*

* Je puis citer en exemple de cela la petite Piece de Nanine qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la Nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

Pag. 33. *Ligne* 17. *& suivantes*: passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de la vie humaine, à peu près comme ces honnêtes-gens qui pensent avoir fait un acte de charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste. *Mettez* passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de l'homme, à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres, de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir, de notre charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste.

Pag. 37. *Ligne* 17. extraordinaires *lisez* peu communs

Pag. 176. *à la note ajoutez ce qui suit.*

S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

Pag. 207. *à la note.* Platon dans sa République, *lisez* dans ses loix.

ERRATA

ERRATA.

Pag.	Ligne	
42.	6.	grand-maître, *lisez* grand maître.
150.	3.	celle, *lisez* celles
151.	7.	*Ces pourquoi*, *lisez Tes pourquoi.*
167.	*à la fin de la note*,	fis, *lisez* fils
170.	18.	grand, *lisez* grands.
172.	18.	fauxbourg, *lisez* quartier
175.	8.	vingt quatre, *lisez* vingt-quatre
181.	4.	faudroit, *lisez* faudra
186.	20.	femmes, *lisez* femme
230.	7.	cuiller, *lisez* cuilliére
240.	21.	rendez les, *lisez* rendez-les

AVIS pour le RELIEUR.

Les trois Cartons pages 113, 114. 155, 156. 243, 244. doivent être placés proprement.

CATA-